

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

On se marie beaucoup depuis quelque temps, « surtout du côté des hommes ! » comme le disait un jour une certaine dame du noble faubourg, célèbre par la naïveté de ses reparties. Quelques-uns de ces récents mariages ont particulièrement défrayé les conversations et fait bruit dans le monde. Alliance entre la noblesse et la finance, nouvelle fusion entre deux sociétés qui se détestent, mais s'envient et se recherchent ! Et cela à tel point qu'on ne saurait dire laquelle des deux court le plus après l'autre !

Quelle différence entre le passé et le présent, à propos de mariage ! Autrefois on allait à la noce, aujourd'hui on assiste à la bénédiction nuptiale. Plus de diner ! plus de bal ! Les parents et les amis s'en plaignent peut-être, mais que les mariés en sont satisfaits ! En revanche, généralement partout, on entoure la cérémonie religieuse de toute la solennité, de tout le luxe possibles : tapis, fleurs, éclairage à *giorno*, chants célestes, brillants jeux d'orgues, messe basse, mais nombreux clergé. La masse des invités est rangée avec soin, selon les rapports de parenté ou d'intimité, derrière les fauteuils des nouveaux époux, lesquels sont indiqués par les cierges : la poignée blanche marque celui de la jeune fille, la poignée rouge celui du jeune homme. Le suisse, en grand costume, attend au bas de l'église que le cortège soit formé, puis d'un coup de sa hallebarde il en annonce la marche. Aussitôt l'orgue éclate en triomphales harmonies et le défilé a lieu. — nouvelles fourches caudines, — devant des centaines de regards curieux !... C'est là un moment bien désagréable à subir et qu'on n'oublie jamais, lorsqu'on a passé par-là !

Le cérémonial de la sacristie est ainsi réglé (avis à la jeune abonée qui nous l'a demandé) : — Les nouveaux époux, placés l'un près de l'autre avec leurs parents respectifs de chaque côté, tous rangés sur une même ligne, reçoivent les félicitations et les

compliments des invités, qui défilent par groupes, en s'inclinant devant eux. Les sacristies à deux portes sont très favorables à cette réception : l'une est réservée pour l'entrée, l'autre pour la sortie ; mais on n'est pas aussi bien organisé partout et il devient quelquefois difficile d'éviter l'encombrement ; du reste, c'est aux suisses à y veiller.

C'est à ces présentations que les familles des mariés font l'éta-

lage de leurs connaissances : on tire une certaine vanité de cette *pose*, car personne ne refuse d'assister à une messe de mariage, ou du moins de se montrer à la sacristie. La politesse la plus banale exige au moins cela ; et puis c'est une occasion pour les hommes de voir de jolies femmes, et pour celles-ci de montrer leur goût et leurs belles toilettes.

Nous avouons, pour notre part, que le grand mobile qui nous pousse à suivre de près les mariages élégants n'est autre qu'une curiosité bien légitime chez une chroniqueuse de modes ; curiosité presque toujours couronnée de succès. C'est ainsi que dernièrement nous avons joui du plus charmant coup-d'œil, en matière de toilettes, et nous allons tâcher d'en donner une idée à nos lectrices.

Une mariée, d'une grande distinction, portait une robe de faille blanche à longue traine, complètement bouillonnée derrière ; dans le bas, devant, un volant plissé par groupes de petits plis « coup de vent » et en

biais, surmonté d'un haut bouillonné traversé par deux coulissés. Une écharpe en faille, garnie de points d'Angleterre et gracieusement drapée, bridait le tablier, en se réunissant derrière sous une large touffe de fleurs d'oranger. Aumônière en fleurs d'oranger. — Corsage ouvert en cœur par un coquillé de point d'Angleterre et bouquet sur le côté ; coquillé semblable au milieu du dos. Manches coulissées très finement jusqu'au parement, et coquillé de dentelles sur le dessus.



P. N° 241. — CHAPEAU Rembrandt.

Modèle de M^{me} Moreau-Didsbury (Boulevard des Capucines, 23).

Une autre mariée était en robe Louis XV à très longue traîne, en matelassé blanc, avec devants de satin rayés de coulissés et encadrés d'un bord de cygne. Manches coulissées en satin. Col et jabot en malines; sous-manches pareilles.

Partout et toujours le voile à la Juive.

Nous avons constaté que la robe Louis XV était en grande faveur pour le costume de cérémonie; ce genre, au surplus, a fort grand air et ne peut être adopté que par une femme d'un certain monde. Nous pensons qu'on nous saura gré de donner une petite explication à ce sujet. Nous entendons, par cette dénomination de « robe Louis XV », une robe princesse, dont le dos du corsage, la jupe par derrière et les côtés des devants, sont d'une étoffe, — en velours par exemple, — tandis que les devants et les manches sont en soie de nuance assortie, quoique tranchant un peu. Cela dit, esquissons de souvenir quelques toilettes entrevues :

Robe Louis XV en velours et faille réséda de deux tons; le bas du tablier est coupé par des volants de velours. — Chapeau en velours de même ton, garni de plumes bleu pâle, avec une écharpe bleue, croisant derrière sur le catogan, pour venir se fixer sur la poitrine sous une touffe de roses.

Toilette en velours pensée. — Jupon à longue traîne, monté en pli Bulgare, avec tablier en faille de nuance plus claire, coulissé en biais. — Cuirasse en velours, à manches de faille, coulissées et terminées par un parement de velours; boutons d'argent. Sous-manches, col et jabot en malines. — Chapeau de velours, forme *Valois*; grande plume ombrée et malines coquillées.

Les costumes en beaux lainages sont de fort bon ton dans les réunions mondaines de l'ordre de celles dont nous nous occupons. Nous n'en voulons pour preuve que celui-ci: — Jupon en velours noir, à traîne unie. Tablier-tunique et cuirasse en drap du Thibet, de nuance gris fer (avec le manchon pareil), garnis sur tous les bords de renard argenté. — Chapeau *Rembrandt*, en feutre sombre; roses blanches dessous; sur le dessus, de doubles coques en ruban noir et ruban blanc, une aigrette blanche et un panache de plumes noires réunies sous une boucle d'acier.

Le genre veut, cette année, qu'on entoure la partie supérieure des vêtements de larges et hauts cols de fourrure, à la façon des paletots d'homme. C'est un peu engonçant, mais c'est si chaud!...

Mary d'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 241.

CHAPEAU Rembrandt, en feutre gris très foncé, à large passe relevée d'un seul côté, et calotte basse. Un filet vénitien, brodé de jais, entoure la calotte et borde la passe. Dessous, écharpe en satin écossais, drapée et nouée derrière, où elle retombe en bouts frangés. Dessus, panache de plumes noires placé derrière le bord relevé de la passe, sur lequel s'appuie un tangara (bel oiseau rouge).

G. N° 482.

TOILETTES DE VISITE. — 1. Robe de faille noire. — Jupon à longue traîne, monté avec le pli Bulgare, garni sur les côtés de larges coquillés en dentelle noire montant jusqu'à la ceinture. Le tablier est formé de plis remontants, faits en biais et traversés dans leur longueur par des galons perlés. Nœuds de large ruban de ceinture, formant pouff par derrière. — Paletot, demi-ajusté, à devants de mantelet, en matelassé noir garni de renard bleu, fermé devant par des bouclettes en ruban faille et satin. Larges manches plissées en sicilienne, avec une ouverture droite, sur le côté du creux du bras, où elles sont entourées de fourrure. — Chapeau de velours noir, garni sur le dessus de la calotte de rubans couleur lie de vin, doublés de rubans roses, avec boucle perlée en acier.

2. Toilette de cérémonie. — Jupon à traîne, composé d'un tablier en matelassé, couleur noisette, encadré d'un coquillé en faille assortie de deux tons, l'un foncé, l'autre clair. Le reste du jupon est couvert de petits volants en faille, alternés comme nuance. — Cuirasse en matelassé avec double col montant et nœuds de ruban en faille posés en échelle. Manches en faille

claire, coulissées dans leur longueur, terminées par un parement en faille foncée lisérée de faille claire. — Chapeau assorti, en velours et soie, avec plumes et roses.

G. N° 483.

TOILETTES DE BAL. 1. Jupon en taffetas rose pâle recouvert de tulle rose, bouillonné et capitonné par des roses églantines à feuillage brun, terminé dans le bas par un volant de tulle ruché. — Tablier en velours bleu pâle, très court, garni sur le bord inférieur de cinq rangs de perles de jais blanc, avec dentelle perlée; ce tablier se perd en plusieurs draperies sous les côtés du jupon royal. Ce dernier en velours bleu pâle, à longue traîne unie, est monté à la ceinture en un large pli creux et plusieurs plis plats. Les bords des côtés sont garnis d'un assez large bouillonné de tulle rose, dont la moitié est capitonnée et fixée par des roses églantines à feuillage brun; l'autre moitié, qui termine le bord, est recouvert d'une dentelle blanche perlée. Un groupe de roses églantines et de feuillage, mélangé de bouclettes en ruban rose pâle et fixé sur la hanche, orne la toilette sur le côté. — Corsage décolleté, en velours bleu pâle, garni d'une berthe en tulle rose bouillonné, brodée de perles blanches et terminée par une dentelle blanche assortie. Des bouclettes de ruban rose, mélangées d'églantines, forment les épaulettes.

2. Toilette en tarlatane blanche. — Jupon de taffetas blanc, à longue traîne, entouré de plusieurs volants ruchés, à petits tuyaux devant, et tuyaux plus larges derrière. Tablier en tarlatane, bouillonné et coulissé en biais, et traversé à plusieurs reprises par une guirlande de petits œillets, de nuances variées, qui forment un groupe sur le côté avec des boucles de ruban vert d'eau. Pouff uni en tarlatane. — Corsage décolleté, en taffetas blanc, orné d'une berthe en tarlatane, à bords tuyautés. Une guirlande d'œillets coupe en travers le milieu du corsage. Nœuds de ruban vert d'eau sur les épaules.

Description de la planche coloriée n° 1194.

TOILETTES DE BAL. — 1. Jupe de faille bleu lumière, avec le quadruple pli Bulgare par derrière, formant une traîne en éventail; sur ce pli, une cascade de nœuds étagés, de différentes grandeurs. Le devant de la robe est garni d'un volant et de plusieurs rangs de bouillons coulissés, avec têtes ruchées. — Grand tablier en dentelle espagnole blanche, perlée de jais blanc, nouée derrière avec un beau nœud à bouts flottants sur le jupon. — Corsage en faille bleue, à longues pointes devant et derrière, décolleté en cœur et recouvert de dentelle blanche assortie au tablier. Le haut du corsage est garni d'une draperie en faille bleue, fixée devant, sur les épaules et derrière, par des nœuds de même étoffe. Petites manches bouillonnées. — Pouff de plumes bleues entourant une aigrette, placée sur le côté de la coiffure. — Collier de perles fines et boucles assorties. — Souliers Louis XV, à barrettes brodées de perles.

2. Jupon à traîne divisé en deux parties: le devant est en faille rose toute coulissée, avec ruches sur les côtés; le reste de la jupe est en faille grise et se termine par un volant qui constitue la traîne. — Corsage décolleté, en faille grise, à basques assez longues se reliant aux petits côtés, lesquels forment de longs pans qui relèvent la jupe en pouff. Cette partie du corsage est garnie, sur tous ses bords, de bandes en faille rose posées à plat; les bords inférieurs sont, en outre, ornés d'une frange grelot en soie rose. Le haut du corsage est garni intérieurement de ruches en crêpe lisse blanc, et extérieurement de ruches grises; une berthe découpée en deux pointes devant et derrière, et bordée de rose, le complète.

Description du patron découpé.

Annexe de l'édition n° 2.

CAPOTE DE DAME. — Ce vêtement se fait en drap de velours gris, garni de boutons en argent oxydé. — Le devant se faille en polonaise. Les basques sont plates; elles partent du dos et se prolongent sur les devants en formant poche. Une seconde poche se fixe plus bas; elle est encadrée de velours noir et ornée d'un nœud de faille noire. — Le derrière de la jupe est légèrement biaisé de côté; le haut est plissé et monté sur une ceinture fixée à la taille, sous la basque du dos. — Col rabattu. — Manche à coude, ornée d'un haut parement boutonné sur le dessus.

Notre patron se compose des sept pièces suivantes :

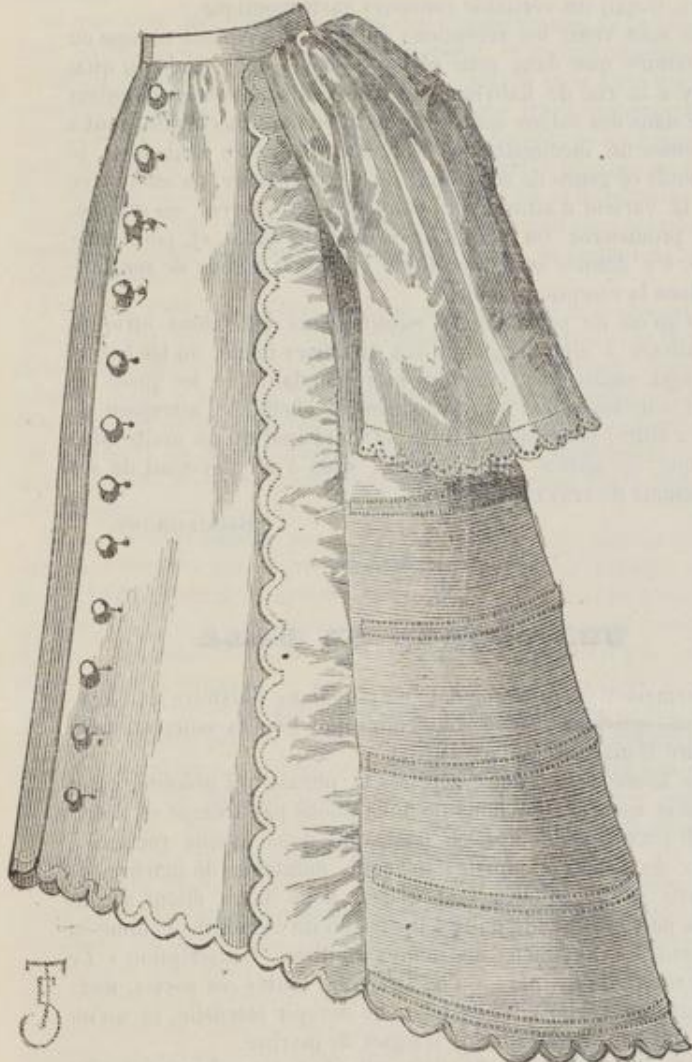
1° Devant. — 2° Petit côté. — 3° Dos. — 4° Lé de derrière. — 5° Col. — 6° Manche. — 7° Parement.

(Pour le modèle, se reporter à la gravure G. n° 478, page 19 du précédent numéro.)

JUPONS ET TOURNURES

Nous avons pensé faire plaisir à nos abonnées en leur offrant la reproduction de quelques-uns des plus jolis modèles de jupons, de tournures et de corsets, de la maison de Plument (rue Vivienne, 33). Nous n'avons pas besoin de rappeler que cette maison de premier ordre est toujours mieux qu'aucune autre au courant de toutes les nouveautés sous ce rapport.

Les dessins très exacts de ces accessoires indispensables de la toilette sont suffisants pour en donner un aperçu et en bien faire



1. Jupon Princesse articulé.

comprendre le mérite; nos explications achèveront d'édifier nos lectrices.

1. JUPON PRINCESSE ARTICULÉ, très favorable aux robes à traine, établi en bazin ou brillante blanche, garni de bandes festonnées, avec un grand volant pour dissimuler la tournure. Par un nouveau système, celle-ci subit naturellement le moindre mouvement du corps *sans tourner*, chose précieuse entre toutes; son gonflement diminue ou augmente selon la pression qui lui est infligée. Par ce fait même, que l'on s'appuie contre un dossier, ou dans une voiture, cette tournure rentre en elle-même; elle reprend ensuite sa position normale sans secousse et sans aide.

2. TOURNURE LOUIS XV, donnant une grande élégance à la robe longue dont elle relève gracieusement les draperies pour les rejeter en arrière. Elle est établie en crin ou en joli tissu noir rouge;

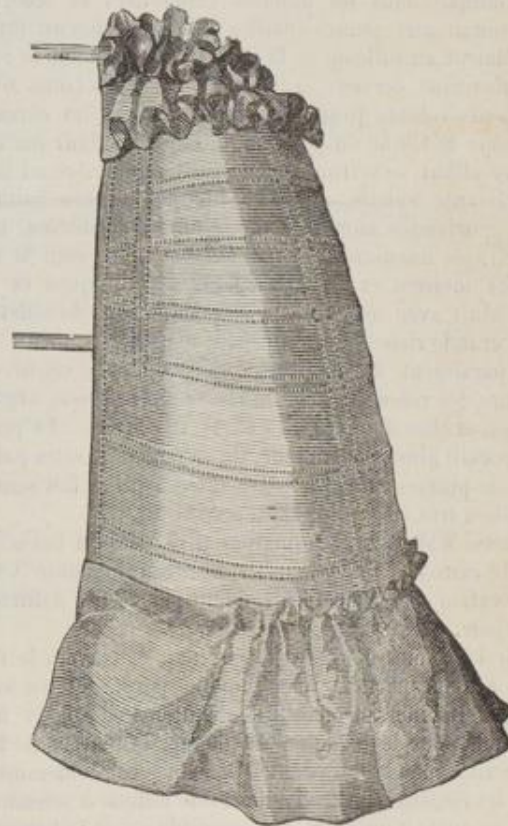
trois rangs de volants ruchés, étagés par grandeur, ferment le haut; le bas est garni d'un grand volant festonné. L'intérieur est lacé en deux parties distinctes, et deux ceintures en élastiques per-



2. Tournure Louis XV.

mettent d'assujettir la tournure assez solidement pour éviter tout balancement.

3. TOURNURE MÉDICIS, étroite du haut, plate sur les côtés, faisant



3. Tournure Médicis.

agréablement valoir les avantages de la robe princesse. Elle est gonflée par quatre soufflets contenant dans chaque creux et chaque partie saillante un ressort très flexible. Le bas est terminé par un volant à tête tuyautée. Un intérieur lacé permet de modi-

fier le volume de cette tournure, qui est exécutée en tissu blanc ou de couleur, à volonté.

Dans notre cinquième numéro de janvier, nous compléterons cet article en donnant le dessin et la description de plusieurs tournures ou corsets.

M. D'A.

A TRAVERS LES SALONS

L'année mondaine a brillamment commencé au son des violons chez la comtesse Walewska. Sa première heure a été marquée dans cette hospitalière maison par une pluie de fleurs, emblème riant et parfumé pour les assistants des jours heureux qui leur sont souhaités pour 1875. L'idée est charmante et l'on y sent tout cet art du bien-recevoir qui caractérise la comtesse Walewska.

La comtesse a commencé de bonne heure, d'ailleurs, à apprendre le monde, ses pompes et ses œuvres. Dès l'âge de treize ans, elle aidait sa mère, alors la comtesse Ricci, aujourd'hui la marquise Piccolelis, à faire les honneurs de son salon de Florence. Cet hiver même, elle reprendra ce poste auprès de sa mère, car elle vient de partir pour Florence, où elle passera un mois, et chaque soir le salon de la marquise Piccolelis est ouvert.

La soirée de la comtesse Walewska avait un caractère charmant de jeunesse. Organisée par Mme de Bourqueney et sa sœur, Mlle Eugénie Walewska, elle était toute pleine de jeunes filles et de jeunes femmes.

Le blanc dominait dans les toilettes vaporeuses et légères, comme il convenait aux jeunes épaules qui les portaient. Quelques robes mêlaient au tulle ou à la gaze le taffetas pour le corsage et la pouffe-traine derrière, à la façon des robes Louis XVI. Plusieurs, à petits volants jusqu'à la taille, avaient un corsage cuirassé de crêpe de Chine ou de satin à tablier collant par devant, aux pans allant se retrousser en postillon derrière au corsage. Une ravissante toilette, toute bouillonnée de tulle pailleté d'argent, avec guirlandes montantes de plumes mordorées, emportait les suffrages unanimes. Grand succès aussi pour la reprise des étoffes moirées et brochées, pour les tuniques et les traines. On produit avec ces étoffes des combinaisons de toilettes à la fois d'une grande richesse et d'un goût exquis.

Les plumes paraissent devoir jouer un grand rôle, cet hiver, pour la garniture des robes du soir. On les emploie dorées, argentées, diamantées, et elles donnent des effets ravissants. La princesse de Salm portait ainsi, l'autre jour, un fourreau de satin paille avec garniture de plumes capucines diamantées, qui a fait sensation dans le milieu très élégant où il se produisait.

Chez la comtesse Walewska, l'animation et la gaieté du bal n'excluaient pas la causerie. On y parlait beaucoup, comme vous pensez, de l'élévation au trône d'Espagne du prince des Asturies, la nouvelle du jour.

Pendant que la comtesse Walewska circulait à travers le flot des assistants, semant partout une aimable parole et un sourire, la comtesse Davillers-Regnault de Saint-Jean-d'Angély faisait ses invitations pour le bal que va donner la maréchale Regnault, — annuités mondaines dont l'échéance est évidemment escomptée par les élégantes en trouville d'une toilette à sensation et les valseurs en quête d'un cotillon mémorable, — et la baronne Alphonse de Rothschild lui donnait la réplique d'invitation, en promettant une série de dimanches dansants, cet hiver, à l'hôtel de la rue Saint-Florentin.

On a beaucoup dansé, l'autre lundi, à la fête donnée au ministère de l'instruction publique par M. de Cumont, qui aura eu un mérite, celui d'attacher le grelot des bals officiels. C'est à l'initiative de Mlle de Cumont que cette soirée est due. Elle n'a pas voulu que son père passât au ministère sans qu'on y dansât, et, par ces

temps où les portefeuilles sont si peu établis sous les bras qui les portent, elle a demandé qu'on fit hâte. Le succès qui a couronné sa tentative est fait pour encourager les autres salons ministériels à suivre l'exemple de l'hôtel de la rue de Grenelle.

Le faubourg Saint-Germain prélude à ses *raouts*, — qu'il ne commence guère qu'à la fin de février et même avec le Carême, — par des diners de haut goût. Partout on a dressé la table la semaine d'arrière, et la fête des rois aidant, on a lutté de menus : chez la duchesse Pozzo di Borgo, la comtesse de Beaufort, la comtesse de Montesquiou, la baronne de Bussière, la comtesse de Durfort. C'était un véritable concours gastronomique.

Puis vont venir les réceptions du soir, ces *raouts* comme on n'en montre que dans cette région de Paris qui s'étend du quai d'Orsay à la rue de Babylone, où trois cents personnes circulent à l'aise dans des salons dont les proportions architecturales sont à elles seules un incomparable décor. Dans ce cadre seulement, je comprends ce genre de réception ; on y peut causer, en effet, avec toute la variété d'attitude qui convient ; en *aparte*, en groupe, en se promenant. On peut s'isoler dans la foule et, pour une femme, s'y donner le plaisir d'une réception autour de son fauteuil dans la réception même.

Mais qu'on ne parle pas des *raouts* dans les salons étriés des bâtisses à cinq étages de nos quartiers neufs, où les habits noirs font espalier le long des murs pendant que les jupes se serrent sur les sièges qui avoisinent la cheminée, attrapant de temps à autre, pour toute pâture, le mot banal qu'un invité plus hardi que les autres leur décerne... sous l'œil dévorant de ses compagnons de cravate blanche.

BACHAUMONT.

UNE SOIRÉE DE GALA

Désormais il y aura une date de plus dans l'histoire de l'Académie de musique : on se souviendra que l'Opéra nouveau a été inauguré le mardi 5 janvier 1875.

Nous avons relu à deux reprises la phrase qui précède, pour bien nous assurer que nous ne nous étions pas trompé en l'écrivant. Il y avait longtemps, en effet, que nous avions renoncé à l'espoir de pénétrer jamais dans cette montagne de marbre, de porphyre et de bronze. Peu à peu nous nous étions accoutumé à ne voir, dans le nouvel Opéra, qu'un monolithe comme en érigeaient les Egyptiens des temps fabuleux. L'inscription « *Le public n'entre pas ici* » qu'on lisait sur toutes ces portes, nous semblait une vérité en bon train de devenir éternelle, et qu'on aurait fini par graver sur des plaques de marbre.

Mais nous avons été enfin détrompé. Les bons, beaux et gros millions de notre pays ont fait le miracle de rendre habitable cette importante et fastueuse accumulation de pierres de prix. La France peut donc être fière, même en tenant compte des imperfections, du spectacle qu'elle vient de donner à l'Europe, et qui est aussi un triomphe pour notre chère ville de Paris. Une telle fête chez un peuple qui mourait de la famine il y a quatre ans, c'est plus qu'une consolation pour son orgueil, c'est un commencement de renaissance.

Il paraît que ce n'a pas été une petite besogne que de rédiger l'affiche de cette première soirée. La grande difficulté était de composer un spectacle qui contentât tous les artistes, dont l'amour-propre était vivement surexcité. MM. de Cumont et Halanzer s'y sont longuement employés, paraît-il, mais sans y pouvoir réussir. Enfin, la direction, renonçant à satisfaire tous ses pensionnaires, a dû songer au public en lui offrant ce menu relativement alléchant :

- 1° Ouverture de *la Muette de Portici*, d'Auber ;
- 2° Les deux premiers actes de *la Juive*, d'Halévy ;

- 3^o Ouverture de *Guillaume Tell*, de Rossini;
4^o Bénédiction des poignards, des *Huguenots*, de Meyerbeer;
5^o Deuxième acte de *la Source*, de M. Léo Delibes.

Pour notre part, nous eussions préféré à cet assemblage de pièces et de morceaux quelque opéra nouveau, ou tout au moins un des chefs-d'œuvre de l'ancien répertoire. *L'Armide*, de Gluck, qu'on parle de remonter, eût ajouté à cette soirée un nouvel attrait. *La Juive* seule, les *Huguenots* ou *Hamlet* eussent donné plus de grandeur à la représentation. Mais les dieux de l'administration en avaient décidé autrement, et la critique n'y peut rien.

Ce que l'on doit regretter, c'est que l'inauguration de la nouvelle scène ait eu lieu un peu hâtivement, et malgré plusieurs accidents de nature à la faire ajourner. Ainsi la salle n'était pas complètement prête; à six heures du soir, on y travaillait encore. L'éclairage est demeuré incomplet: un grand nombre de bees manquaient au grand lustre, et sur les soixante pierres lumineuses de la frise, on n'en avait pu allumer que trois! La salle paraissait plongée dans une obscurité relative, qui devenait plus sensible encore lorsqu'on y rentrait en sortant du foyer, étincelant de lumières reflétées par les ors et les marbres polis.

L'excuse, c'est qu'il fallait de toute nécessité que la représentation eût lieu ce soir-là: les invitations étaient faites et le lord-maire de Londres s'était dérangé exprès, avec tout son cortège officiel, pour y assister. L'impératrice de Russie, retenue à San-Remo par les soins de sa santé, n'avait pu répondre à l'invitation du Président de la République; mais l'ex-roi de Hanovre et une autre Majesté, de plus fraîche date, — don Alphonse XII, le jeune roi d'Espagne, — occupaient chacun une loge.

Nous n'entreprendrons pas de donner ici la liste de tous les personnages illustres par le nom, le rang, la fortune ou le talent, — depuis le Président de la République jusqu'aux membres du conseil municipal de Paris... exclusivement, — qui remplissaient la salle depuis l'orchestre jusqu'aux cintres. Nous ne décrierons pas non plus toutes les élégantes et riches toilettes qui chatoyaient à la lumière du lustre et en doublaient heureusement l'éclat en répercutant les rayons par les mille facettes des parures scintillant de toutes parts. C'était un éblouissement, une féerie! A l'orchestre se pressaient les députés, invités par M. de Cumont à payer leurs fauteuils plus cher qu'au bureau, et parmi lesquels nous avons vainement cherché l'honorable M. Thiers.

Si sa jeune majesté Alphonse XII a obtenu un certain succès, il faut plus particulièrement noter l'attrait de curiosité qu'excitait le lord-maire portant la robe doublée d'hermine et le fameux insigne de la chaîne d'or de la reine Elisabeth, cette chaîne à laquelle on ajoute un chaînon à chaque élection de lord-maire. M. Stone, le magistrat actuel, était accompagné de sa femme, de son fils et des schériffs de Londres et du comté de Middlesex. A la porte de sa loge se tenaient le porteur de la main de justice, celui de l'épée et les quatre trompettes d'honneur.

Ce qui a été vraiment un spectacle dans le spectacle, c'est la façon équitable dont l'auditoire, délivré de la claqué, a reçu les chanteurs. Ces malheureux artistes, très émus, comme on peut le croire, ont d'abord paru en scène au milieu d'un silence absolu. Les marchands de bravos n'étaient pas là pour leur servir ce qu'ils appellent une « entrée, » et le public ne voulait point leur faire d'avances sur leur bonne mine et leur réputation. Il a fallu que Villaret, Gailhard, la Krauss-elle-même (qui a été rappelée) donnassent ce qu'ils avaient de meilleur au fond du gosier, que Mlle Sangalli enfin fit des pieds plus que des mains dans le ballet de M. Delibes; et alors les applaudissements ont éclaté, d'autant plus flatteurs qu'ils étaient sincères. On ne pensait nullement à regretter Mlle Nilsson capricieusement « indisposée », non plus que M. Faure absent.

Ce qu'il faut dire à l'honneur de la salle construite par M. Garnier, c'est que les voix s'y font entendre avec une grande

netteté. Elles n'y ont peut-être pas la qualité musicale qu'elles empruntaient aux parois de la salle Le Peletier. Toujours est-il qu'on n'a pas perdu une syllabe du texte, particularité remarquable et qui forcera peut-être les librettistes à surveiller leur français, leurs rimes et toutes autres choses de leur métier avec lesquelles ils en prennent à leur aise.

Telles sont, en résumé, les impressions que nous avons rapportées de cette représentation de gala. On pourrait compter encore comme un cinquième acte le défilé de la foule dans le pompeux escalier de l'Opéra. Pourtant les costumes y paraissaient étriés et médiocres. Le cortège rouge et or du lord-maire était seul en harmonie avec cet éblouissant décor de marbre et d'onix, inondé d'une lumière d'apothéose.

Hor-Frog.

TOILETTES D'OPÉRA

Au point de vue de la mode, l'inauguration de l'Opéra a été une véritable fête pour les yeux. Les toilettes étaient éblouissantes, et rarement on a pu voir scintiller autant de brillants.

L'aristocratie féminine s'est naturellement distinguée en exhibant des merveilles, dont voici un aperçu:

Mme la duchesse de Magenta portait une robe blanche agrémentée de parements de velours grenat. Dans les cheveux, des roses de diamants; au cou, une rivière.

La femme du lord-maire était vêtue d'une robe de mousseline blanche rehaussée de tresses de velours vert. Dans les cheveux, un diadème de diamants. Au bras, un bracelet d'émeraudes qui lui a été donné, il y a quelques mois, par la reine Victoria.

La reine d'Espagne était habillée de satin rose bouillonné. Dans les cheveux, des reines-marguerites de diamants.

Signalons encore quelques chefs-d'œuvre, — signés, dit-on, Laferrère:

La toilette de Mme Ferdinand Duval: robe de brocatelle et de satin rose. Le devant de la jupe en satin, chape en biais avec des roses mélangées; le derrière de la jupe en brocatelle formant deux traînes carrées, garnies de bouillonnés en satin; le corsage, long et très plat, en brocatelle garnie de satin.

La comtesse de Béhagues: toilette de faille bleu ciel et velours bronze. La jupe bouillonnée en faille bleu ciel; le devant rayé en long, avec des feuillages de Chine et des glands de velours; le corsage tout en velours bronze, se détachant sur la faille bleu ciel.

La baronne de Poilly: toilette de satin gris perle et nacre. La jupe en satin et crêpe gris perle, le tablier tout en nacre, avec guirlandes de chêne et fleurs de nacre; écharpe en crêpe gris perle; le corsage Watteau.

Mme Goldsmith: toilette de faille bleu ciel. Jupe en faille bleu ciel; le corsage Louis XV garni de dentelle d'or. Toute la toilette garnie de bruyère des Alpes or et argent; roses folles blanches et bleues.

La comtesse Girgenti: robe de faille et tulle paille, garnie de capucines, d'héliotropes et de clématites, avec des pouffs de plume paille.

Mme Gustave de Rothschild: robe de faille rose, brochée gris, garnie de roses et de dentelles.

La princesse de Broglie: robe de satin blanc, à corsage ouvert en carré, brodé de palmes en diamants; une couronne d'argent dans ses cheveux noirs.

Il nous faut oublier bien des chefs-d'œuvre de coquetterie. Nous en demandons pardon à celles qui savaient si bien les faire valoir.

L. S.

PLANCHE G. N° 482. — DESCRIPTION, PAGE 26.



TOILETTES DE VISITE.
Modèles de M^{me} Hermantine du Riez (rue Halévy, 8).



Jules Davin

A. Levy, imp. r. des Mathis, 66.

Ad. Goubaud & Fils Ed^{rs} Paris

1194

LE MONITEUR DE LA MODE

Savoie, Rue de Richelieu 92

*Coiffures de M^{me} Morison, r. d'Antin, 12. Parures de M^{me} Brimhes & Hunt, rue Meyerbeer, 4.
 Couture-Regente de M^{me} De Vertus Sœurs, r. Aubert, 12. Eau Goulose de M^{me} V. Rolando, r. de Provence, 4.
 Parfumerie de Pmaud & Meyer, B^{is} des Italiens, 30.*

Entered at Stationer's Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Son, 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.

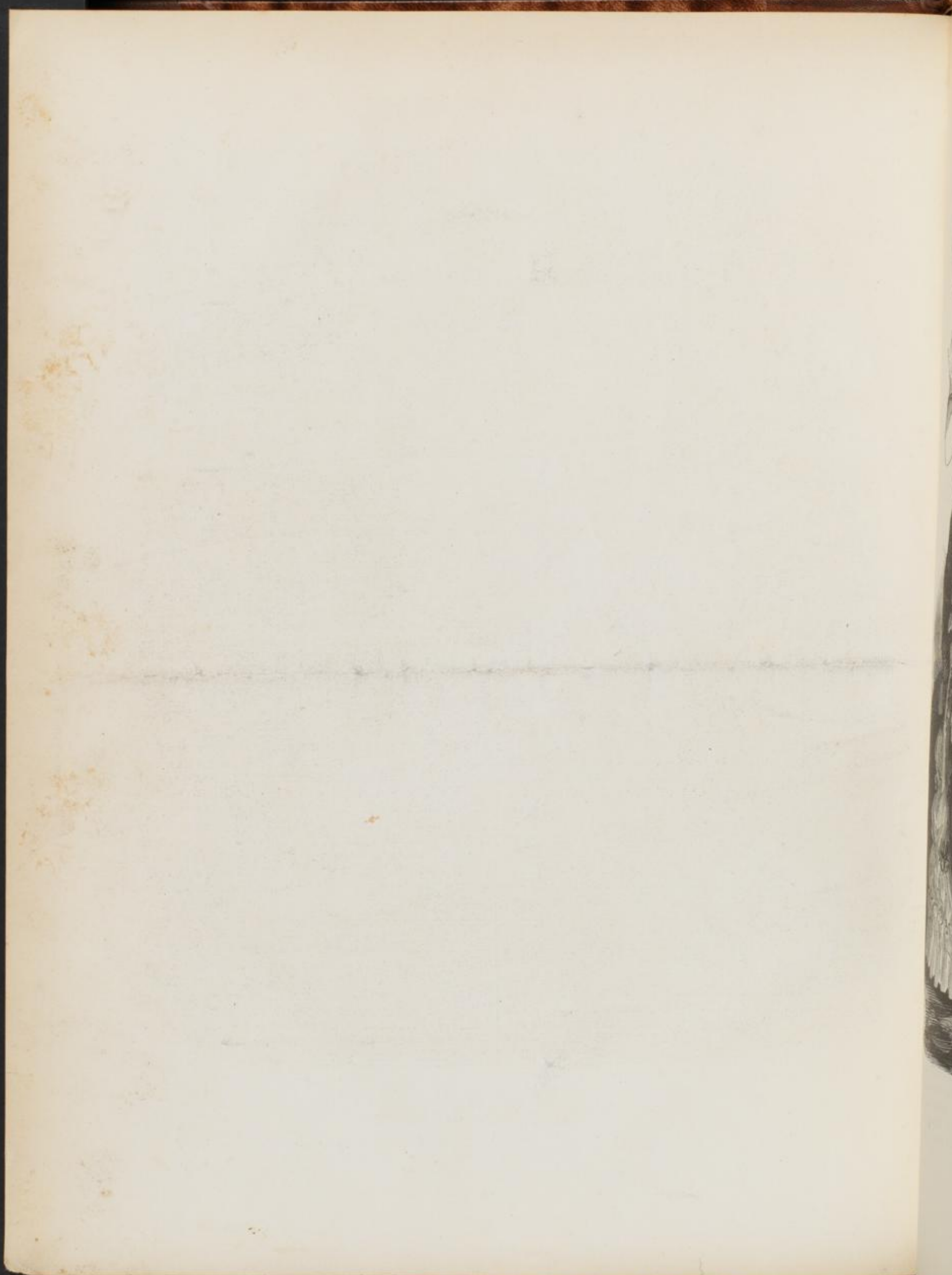


PLANCHE G. N° 483. — DESCRIPTION, PAGE 26.



TOILETTES DE BAL.
Modèles de M^{me} Irma Simon (rue Chabannais, 7).

L'EXEMPLE

(NOUVELLE. — FIN.)

Les yeux de Mlle de Maugreland allèrent du revolver à François, et elle demeura un moment pensive; puis elle sortit de la chambre, emportant l'arme, et s'en alla prier.

Mais elle ne put demeurer longtemps agenouillée. Pas davantage elle ne pouvait dormir. Elle se promena dans le jardin, malgré le froid, pour se fatiguer, et enfin vers trois heures se coucha.

A six, elle était levée. Son premier soin fut de dissimuler avec un meuble le carreau cassé du corridor, et d'enlever toutes les traces du passage et du séjour de François.

Puis elle alla le réveiller dès qu'il fit jour. Il dormait encore, comme une pierre. La face et les mains étaient rouges, les jambes enflées. Il était facile de voir qu'il avait dû faire en courant une longue traite. La respiration était rauque, embarrassée.

Mlle de Maugreland dénoua la cravate du malheureux, lui ôta ses souliers, le secoua et lui présenta un bol de vin chaud.

Il ouvrit d'abord de grands yeux bêtes et avala le vin avec une avidité brutale. Puis, le sentiment des choses lui revenant, il éclata en sanglots.

— Si vous saviez, dit-il, quelle chose horrible et quel épouvantement! On est là, immobile à son rang; on ne voit rien, si ce n'est peut-être une ligne à l'horizon, quand on a une longue-vue; il pleut, il neige, on a froid, on a faim, on est harassé par mille supplices...

Sans répondre ni d'un mot, ni d'un geste, ni d'un regard, Mlle de Maugreland rangeait les effets, épars çà et là par la chambre.

En rangeant, elle se rapprocha du lit; François, anxieux, hagard, lui saisit le bras, et reprit:

— Si ce n'était encore que la bataille! eh bien, on fermerait les yeux et on irait devant soi en tirant autant de coups qu'on a de cartouches dans son fusil... mais ce sont les marches forcées, la boue, les nuits passées sans abri! c'est l'ignoble nourriture prise à la gamelle... c'est... ô misère! Et puis rien que de mauvaises nouvelles de la guerre! Et puis, des chefs en qui l'on n'a pas confiance.

— Prends garde qu'on ne te voie ou qu'on ne t'entende, dit la vieille fille sans répondre. Il ne faut pas qu'on te trouve ici!

— Nous étions en bataille, reprit François, et je vous jure que j'avais bonne intention! Mais tout à coup voilà un bruit effroyable... Vous n'avez pas d'idée de ce bruit-là... c'est un sifflement plus aigu et plus intense que celui de mille sifflets de chemin de fer... Autour de nous, de tous côtés, ce sifflement déchire l'air, et puis, en même temps, des coups de canon. Tout cela dans une fumée qui étouffe et aveugle; c'est comme une tourmente infernale. On reçoit au visage de la boue, de l'eau, des pierres, des débris sanglants... Que vous dire?... Je ne sais pas si je me suis battu, si les autres sont morts, si j'étais seul ou si... Je ne sais rien... j'ai couru, couru, couru... puis marché... marché!... A combien de lieues d'ici s'est livrée la bataille, et comment suis-je là?... Il faut que j'aie fui... et que je sois un lâche... Mais... Oh! regardez-moi, je vous en prie! Je retournerai au feu, et je ne fuirai plus!

Elle ne le regarda pas, sortit en lui disant: « Dors », et en fermant la porte à clef.

Elle alla prendre un gros livre sur un des rayons de la bibliothèque, y chercha, comme dans un dictionnaire ou une encyclopédie, y trouva ce qu'elle cherchait, et descendit en ville.

En ville elle acheta de la fleur de soufre. « C'est, dit-elle au marchand, pour les vignes de mon jardin qui ont été à moitié gâtées, cette année, par l'oidium. »

Peut-être le marchand pensa-t-il qu'on ne souffrait pas les vignes au mois d'octobre; mais il donna le soufre sans observation.

Ailleurs, Mlle de Maugreland acheta du salpêtre: « En ce temps-ci, dit-elle, il est prudent de faire des provisions, j'ai acheté un demi porc, je vais le saler. »

D'ailleurs, nulle part, un mot de la guerre, ni des Prussiens qui allaient arriver le soir. Quand elle entendit à cet égard des allusions, elle ne les releva pas.

De retour chez elle, et sa porte refermée, elle courut à la cave, ramassa, boisselée par boisselée, du charbon dans une des grandes tonnes à faire la lessive, et le pila en y mêlant de l'eau, du soufre et du salpêtre. Qui l'eût vue ainsi, l'eût prise pour une horrible mégère.

Elle avait revêtu des habits sordides; ses efforts pour piler le charbon l'avaient mise en sueur; et la sueur collait au visage la noire poussière du charbon. Ses cheveux gris dénoués flottaient et fouettaient son visage de mèches humides et poudreuses. Ses grands bras maigres et noueux, plongés jusqu'au coude dans la pâte noire, eussent fait peur.

Elle pétrissait, pétrissait en se hâtant, car il approchait de dix heures, et elle ne voulait être vue à l'œuvre par quiconque.

Quand elle eut fini, elle alla chercher des claies sur lesquelles on fait sécher le fruit, et les couvrit de sa pâte noire, tamisée à travers un crible; puis, une à une, elle porta les claies au soleil.

Le soleil était chaud, et le mélange séchait vite.

A mesure qu'il séchait, Mlle de Maugreland le ramassait et en emplissait des sacs.

Et, entre temps, elle faisait encore une besogne étrange.

Dans sa cave, sous la porte du jardin qui regardait vers la campagne, elle soulevait et détachait des moellons à l'aide d'une pioche. Une fiévreuse surexcitation doublait sa force musculaire; en moins d'une heure, elle eut creusé une anfractuosité dans les fondations de sa maison. Là elle entassa des sacs de poudre.

Quand ce fut fait, vite, avec du chanvre et du soufre fondu, elle roula une mèche, une longue mèche qui partait de la mine et montait jusqu'au rez-de-chaussée.

Tout à coup le marteau de la porte de la rue retentit. Ce frapement l'éveilla comme en sursaut; elle regarda l'heure: cinq heures!

Cinq heures? et elle travaillait depuis l'aube d'un travail de Cyclope! Pourtant nulle fatigue n'avait brisé ses muscles raidis, et il lui sembla que le temps avait marché avec une rapidité vertigineuse.

On frappa un second coup.

Une crispation de colère fronça ses sourcils: elle ne voulait ni voir personne ni être vue.

Néanmoins elle entr'ouvrit le judas de la porte. C'était l'abbé Le Garouiller.

Le pauvre prêtre avait dû bien peiner pour se traîner avec ses béquilles jusqu'à la maison du faubourg. Sa main tremblait en soulevant le marteau une troisième fois.

— Il sait le malheur! pensa Jeanne en jetant un morne regard sur la porte de la chambre où François dormait encore.

Elle hésitait à ouvrir pourtant. Mais elle entendit Mme Herbelot répondre à une question inquiète de l'abbé:

— Non, pour ça non: elle n'est pas sortie.

Elle ouvrit, l'abbé entra et, dès qu'il eut levé les yeux sur Mlle de Maugreland, il recula épouvanté.

Noire, les yeux fixes et sombres, les bras et les mains encore crispés par le travail dur et pressé, l'Euménide restait devant lui, immobile et muette.

— Qu'avez-vous fait? Qu'y a-t-il?

En avançant de quelques pas, le vieux prêtre sentit des grains de poudre craquer sous ses pieds, respira l'odeur du soufre.

— Malheureuse! qu'avez-vous entrepris? quelque folie? quelque crime peut-être? A quoi bon faire de la poudre, à cette heure? Prétendez-vous donc, à vous seule, défendre la ville?

— Oui, selon mes moyens.

— Voyons, ma chère amie... ma pauvre amie !.. il faut prendre les choses où elles en sont... La ville n'est pas fortifiée, elle n'a pas de garnison, pas d'armes...

— Elle a pour garnison ses habitants ; quant à des armes, il fallait en faire.

— Peut-être. Mais on n'en a pas fait, et l'ennemi sera ici tout à l'heure.

— Eh ! allez-vous-en, mon cher prêtre, et dites un *De profundis*.

— Allons donc ! Je suis venu précisément poussé par l'inquiétude. Votre tristesse d'hier, les paroles que vous avez laissées échapper me préoccupaient. En apprenant l'approche de l'ennemi, j'ai compris que vous alliez avoir un rude moment à passer. Je suis venu vous chercher enfin, et je vous emmène.

La vieille fille, sans répondre, eut un geste de dénégation inflexible.

L'abbé prit ses mains noires, les serra, et dit d'une voix émue :

— Je vous en prie... allons ! prenez ici les objets auxquels vous tenez le plus, les souvenirs sacrés que vous voulez soustraire à la profanation... car votre maison sera la première occupée.

Elle eut un ricanement de sauvage triomphe.

— Occupée?... Non pas !

— Jeanne de Maugreland, vous ne voudriez pas attirer sur vos concitoyens les vengeances des Allemands ? Il y a ici des enfants, des femmes... Avez-vous songé aux conséquences d'un crime... héroïque, mais inutile !

— Que m'importe ?

— Oh !... Mon amie, calmez-vous ; ma voix a eu jadis sur vous de l'autorité... et, si elle n'en a plus, souvenez-vous !... Par le cœur au moins, vous êtes mère aussi, et il y a bien peu d'années que vous pressiez dans vos bras un enfant tendrement aimé. Si...

— Ah ! oui ! s'écria-t-elle avec un accent terrible, parlons de cela !... Parlez-moi de lui !

Et, tout à coup, des larmes chaudes jaillirent de ses yeux ; du doigt elle indiqua au prêtre la porte voisine ; et, en étouffant un sanglot :

— François est là ! dit-elle.

— Ah ! fit l'abbé Le Garouiller, avec un geste de profonde douleur.

— Vous voyez bien qu'il ne faut pas qu'on le trouve là-dedans, fuyard sans être blessé, et qu'on le fasse prisonnier dans son lit !

L'abbé demeura un moment écrasé, lui aussi, sous la honte et la douleur ; puis :

— Emmenons-le, dit-il, pendant qu'il en est temps encore. Qu'il sorte de la ville par la porte opposée et s'en aille rejoindre son corps ou un autre !

Mais Mlle de Maugreland demeura roide et résolue.

Alors, l'abbé, de ses mains débiles, secourut la porte de François. Soit qu'il dormait encore, soit qu'il gardât la consigne donnée le matin par sa mère adoptive, François ne répondit pas.

En ce moment, il y eut de l'émoi dans la rue ; on entendit les voisins sortir de leurs maisons.

Les Prussiens étaient signalés. Les uns regardaient au loin pour les voir avec des longues-vues ; les autres s'en allaient tristes.

Jeanne, de ses bras vigoureux, saisit le vieux prêtre, le ramena vers la porte d'entrée, bien qu'il s'en défendit.

— Madame Herbelot, venez vite et emmenez M. l'abbé... La maison va sauter.

La voisine accourut sans comprendre, tandis que le prêtre se cramponnait à la porte et résistait selon ses forces.

— Je vous assure, disait l'abbé, les mains jointes, que si ce que vous allez faire avait un sens... que, si au prix de votre vie, au prix du sacrifice de toute la ville, vous pouviez faire quelque chose pour le salut de la France, je ne vous retiendrais pas !

— Et l'exemple ? n'est-ce donc rien ? répondit la vieille fille en

mettant l'abbé dehors d'un dernier effort et en fermant résolument sa porte : « Et l'exemple ? n'est-ce donc rien ? »

Quelques moments après, on vit distinctement briller les casques pointus aux derniers reflets du soleil couchant. En avant, il y avait des cavaliers, ceux qu'on appelait des uhlans.

Mlle de Maugreland était montée au premier étage de sa maison et se tenait debout sur le balcon, en face de la grand'route, en face de la porte effondrée qui marquait encore l'entrée de la ville.

L'abbé, dans la rue, appelait au secours.

— Elle est folle ! disait-il, en essayant d'ameuter les voisins. Forcez sa porte ; contenez-la.

Mais les voisins effarés écoutaient peu.

Quand les cavaliers furent devant la porte Saint-Vincent, à cinquante pas de sa maison, Jeanne de Maugreland arma le revolver de son fils adoptif et tira un coup, puis deux, trois, quatre, cinq, six...

Les cavaliers ripostèrent et s'élançèrent en avant, le sabre au poing. Les voisins éperdus crièrent, en se défendant ou en s'enfuyant. Il y eut, pendant quelques minutes, sous la porte Saint-Vincent, une mêlée affreuse...

Puis, tout à coup, la maison sauta.

Claude VIGNON.

LA LÉGENDE DE LA HOUILLE

(NOUVELLE. — FIN.)

Son trouble et sa joie augmentèrent encore lorsque le vieillard, reprenant son air imposant, lui dit d'un ton solennel :

— Tiel le Prudhomme, me jurez-vous sur votre salut éternel de prendre Florine pour femme si je la coule à votre honneur ?

— Si je le jure ! s'écria-t-il avec passion.

Mais il s'interrompit tout à coup, comme arrêté par une réflexion subite et il devint si pâle qu'il faisait peine à voir.

— C'est le bonheur que vous m'offrez, dit-il tristement, et un bonheur si grand qu'à peine osais-je le rêver. Mais je ne dois pas l'accepter... Je vous aime trop pour cela, Florine, s'écria-t-il avec désespoir, et je suis trop pauvre ! Je n'ai pas même un toit pour abriter ma tête ! Vous associer à ma vie, ce serait vous condamner d'avance à la misère et à toutes ses privations, et je ne le veux pas. Je souffrirais trop de vous voir malheureuse.

— Oh ! qu'à cela ne tienne, dit le vieillard qui souriait en regardant Florine dont la pâleur n'était guère moins grande que celle de Tiel. Florine aura une riche dot. La voici ! ajouta-t-il et frappant avec un morceau de fer recourbé une masse noirâtre et brillante qui gisait dans un coin de la cheminée, un bloc de houille que Tiel n'avait pas d'abord remarqué. Et cette dot, vous pouvez l'accepter sans honte, reprit le vieillard, car pour l'arracher du sein de la terre où elle est enfouie, il vous faudra déployer un courage et une persévérance qui la feront vôtre. Mais vos peines ne demeureront pas sans récompense. C'est un trésor immense et inépuisable.

— Et quel est-ce trésor ? demanda le jeune homme d'un air étonné.

— Le voici, vous dis-je ! répondit le vieillard en frappant de nouveau sur le bloc de houille.

Et en prenant un morceau qui s'était détaché, il le jeta dans le feu, dont la flamme, activée par ce nouvel aliment, jaillit plus vive et plus puissante.

— Il renferme en lui la chaleur et la lumière, reprit-il avec une sorte d'enthousiasme en contemplant la flamme, et il possède bien d'autres propriétés, étranges ou bienfaisantes, qui le feront un jour rechercher à l'égal des métaux les plus précieux. Il sera l'un des leviers à l'aide desquels l'homme fera mouvoir à son

gré les forces domptées de la nature, et bouleversera la face de la terre; et le sol béni qui le recèle dans ses flancs se couvrira, par sa seule puissance, de richesses qui feront l'étonnement des siècles à venir.

Puis, s'apercevant que Tiel ouvrait de grands yeux et n'osait le questionner, malgré son étonnement, il s'arrêta un instant, puis il ajouta d'un ton plus calme.

— Vous ne savez pas ce que je veux dire et peut-être avez-vous peine à me croire. Mais suivez-moi et vous le comprendrez.

En même temps il prit sur la tablette de la cheminée un vase d'une forme bizarre et l'approchant du feu, il en fit jaillir une flamme légère qui remplit la chambre d'une clarté éblouissante. Puis il sortit de la cabane et, guidé par cette lumière, il se dirigea vers les bords de la Meuse.

Tiel, en voyant Florine l'accompagner, n'avait pas hésité à le suivre.

Arrivés sur le bord du fleuve, ils y trouvèrent une barque cachée dans les joncs et gardée par six nains armés de longues rames et en tout semblables au vieillard, à la vue duquel ils se levèrent et s'inclinèrent respectueusement.

Aussitôt que ce dernier eut pris place dedans la barque avec ses compagnons, elle se mit en mouvement et traversa la Meuse.

Le vieillard conduisit alors Tiel vers une colline aride et nue, où quelques touffes de chênes rabougris végétaient à grand-peine au milieu de rochers formés d'un grès blanchâtre tacheté de noir qui, de tous côtés, s'épanouissaient en blocs énormes à la surface du sol.

Lorsqu'il eut atteint le pied de la colline, six petits hommes qui l'avaient accompagné, bien que Tiel n'eût pas entendu le bruit de leurs pas, saisirent un de ces blocs, et, déployant pour le soulever une force plus qu'humaine ils mirent à nu l'ouverture d'un puits profond et noir, à l'entrée duquel se trouvait suspendue par des cordes, une sorte de char sans roues, garni de deux sièges étroits.

Le vieillard y monta d'un pas assuré, et Florine ayant pris place à ses côtés, tendit la main à Tiel qui la saisit bravement et ne fut pas plutôt en face de la jeune fille que le char, abandonné à lui-même, glissa le long des cordes et s'abîma dans le gouffre.

Tiel voyait bien que cela n'était pas naturel, et pourtant il n'éprouvait pas la crainte qui eût dû le saisir en pareille occurrence parce qu'il y avait dans l'air calme du petit vieillard et dans sa physionomie ouverte, quelque chose qui inspirait la confiance.

D'ailleurs il tenait toujours la main de Florine dans les siennes et pour l'y garder il n'était pas de péril qu'il ne fût prêt à affronter.

Pendant le char entraîné par son propre poids s'enfonçait dans le gouffre avec une rapidité vertigineuse, et Tiel à la lumière que le vieillard tenait à la main n'apercevait toujours que les parois lisses et brillantes du puits, où suintaient parfois des gouttes d'eau qui étincelaient comme des diamants.

Il se voyait déjà arrivé au centre de la terre, bien qu'il s'en fallût au moins de moitié que son compte se trouva juste, lorsque le char, dont la marche s'était insensiblement ralentie, toucha le fond du puits, non sans un choc assez rude qui jeta Tiel hors de son siège et faillit le renverser.

Mais à peine y prit-il garde, tant le spectacle qui frappa ses regards était merveilleux!

L'endroit où le char avait touché terre était une sorte de grande salle dont la voûte basse et écrasée était soutenue par une double rangée circulaire de piliers, faisant corps avec elle et de laquelle partaient en rayonnant comme d'un centre, de longues galeries voûtées qui pénétraient horizontalement dans les flancs de la terre et s'y enfonçaient aussi loin que la vue pouvait s'étendre.

De distance en distance, des flammes semblables à celles qui avaient guidé la marche du vieillard jaillissaient des tubes étroits suspendus à la voûte des galeries, éclairant une scène étrange

dans la confusion apparente de laquelle le regard discernait bientôt un ordre et une activité admirables.

Tout un peuple de nains s'agitait dans ces longues galeries souterraines. Plus petits encore que le vieillard, ils lui ressemblaient d'ailleurs de tous points, ayant ses membres robustes et sa mine grave et fière. Les sarraux de toile dont ils étaient vêtus, leurs mains et jusqu'à leur visage étaient couverts d'une poussière noirâtre, ce qui ajoutait encore à l'étrangeté de leur air.

Les uns armés de courtes pioches en fer large et recourbé attaquaient sans relâche les parois des galeries, y creusant de profondes excavations et en arrachant la houille en blocs énormes. Les autres chargeaient ces blocs sur de petits chariots qu'ils mettaient ensuite en mouvement par la seule force de leurs bras, et qui, une fois lancés, glissaient d'eux-mêmes sur d'étroites bandes de fer que leurs roues embrassaient étroitement.

D'autres enfin, recevant la houille à l'arrivée des chariots, la rangeaient dans des galeries réservées à cet usage, en tas symétriques qui montaient jusqu'à la voûte, et le précieux combustible, sans cesse arraché du sein de la terre, y affluait de toutes parts, sans que ni les allées et venues des chariots qui se croisaient en tous sens, ni le bruit assourdissant de ce peuple de travailleurs dérangeât un seul nain dans sa marche ou le troublât dans sa tâche.

Il s'était produit comme un temps d'arrêt à l'arrivée du vieillard.

Les nains avaient levé la tête; un murmure de contentement, avait couru dans leurs rangs; puis, pour témoigner leur joie, ils s'étaient remis au travail avec un redoublement d'énergie.

Après avoir joui un instant de la surprise et de l'admiration de Tiel, le vieillard le conduisit au milieu de la salle centrale, en un point où le sol, légèrement exhaussé, permettait d'embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de cette scène, et la lui montrant du geste:

— Tout ce peuple que vous voyez est à moi, dit-il en se redressant avec orgueil, et cette substance précieuse qu'ils poursuivent jusque dans les replis les plus cachés de la terre est celle que je veux donner en dot à Florine. Vous pouvez sans crainte vous mêler à eux. Ce sont les gnomes, race amie des hommes, et je suis leur roi. Ils habitent l'intérieur de la terre, dont ils gardent les trésors. Ce sont eux qui les défendent des atteintes du temps, et qui les mettent à l'abri de la rapacité des hommes, et c'est par l'ordre du roi des mines, notre seigneur à tous, et pour dépouiller les métaux qu'il recueille des impuretés qui les souillent, qu'ils recherchent cette substance dont les propriétés sont encore ignorées. Mais venez, vous comprendrez mieux ce qu'ils font en les voyant à l'œuvre de plus près.

Et le vieillard, entraînant Tiel, le promena de galerie en galerie, l'arrêtant à chaque groupe pour lui montrer de quelle manière et avec quels instruments il exécutait son travail.

Il lui apprit aussi à quels usages la houille pouvait servir, et lui expliqua que, source inépuisable de chaleur et de lumière, elle pouvait remplacer le bois avec avantage, et trouver place au foyer du plus humble ménage comme dans les fournaies des plus puissantes industries.

Il lui enseigna même à l'aide de quels signes on pouvait reconnaître sa présence, et la poursuivre jusque dans ses gisements les mieux cachés.

Fasciné par l'éloquente parole du roi des gnomes, et aussi par le sourire de Florine, qui ne les avait pas quittés, Tiel se laissait machinalement conduire, n'ayant pas assez d'yeux pour voir ni d'oreilles pour entendre et s'imaginant parfois qu'il était le jouet d'un songe.

Aussi, lorsque le char qui les avait amenés les remporta et les eut déposés à la surface de la terre, fut-il très étonné en voyant que le jour commençait à poindre.

Il croyait que sa promenade à travers la mine avait à peine

demandé quelques minutes et elle avait duré toute une nuit.

Le vieillard leur fit repasser la Meuse, puis, s'arrêtant sur le bord du fleuve, à l'entrée du champs de Boeur :

— N'oubliez jamais ce que vous venez de voir, Tiel le Prudhomme, lui dit-il d'un ton grave, et, si vous savez mettre mes enseignements à profit, le secret que je vous ai livré pour l'amour de Florine, ma fille d'adoption, fera non seulement votre fortune, mais celle du pays que vous habitez. J'ai voulu que, par cette enfant et par vous, la maison des nobles comtes de Huy, un instant abaissée, reconquit son lustre et dût au travail une splendeur que ne lui donna jamais la guerre. Ne vous laissez donc pas arrêter par une fausse honte et ne dédaignez pas la perspective que je vous ouvre comme indigne de votre naissance, car un jour viendra où votre plus grand titre à l'admiration des hommes sera d'avoir noirci vos mains dans l'humble poussière des mines, au lieu de les avoir rougies dans leur sang. N'oubliez pas non plus — car des précautions que vous prendrez dépendra la mort ou le salut de bien des hommes — que vous avez à redouter deux ennemis terribles dont la haine, sans cesse en éveil, saurait rendre épouvantables les suites de vos moindres fautes. L'un est la Meuse, qui ne vous pardonnera pas l'audace que vous aurez de pénétrer sous son lit, et qui, si vous ne lui barriez sans cesse le passage, s'infiltrerait dans vos galeries et engloutirait tout, hommes et richesses, sous ses eaux furieuses. L'autre est le Grisou, génie malfaisant et jaloux, que le roi des mines a préposé à la garde de ses trésors, et qui, si vos travailleurs s'en approchaient trop près, soufflerait dans leurs rangs la flamme et la mort. Un jour viendra où vous saurez éviter ses atteintes, car vous autres hommes, bien que la nature vous ait pauvrement partagés, vous êtes une race audacieuse et subtile, qui se rit des obstacles, et les tourne quand elle ne peut les affronter. Mais ce jour est encore loin, et d'ici là, tant que vous vivrez du moins, le roi des mines vous épargnera si vous respectez ses domaines.

Le vieillard s'arrêta un instant. Une émotion dont il n'était pas maître altérait pour la première fois l'expression grave et impassible de sa physionomie, et ce fut d'une voix mal assurée qu'il dit à Florine :

— Maintenant que vous avez un époux, ma fille, c'est lui que vous devez suivre. Embrassez donc votre père, et lui faites vos adieux.

— Vous n'allez pas m'abandonner ! s'écria Florine en se jetant dans ses bras. J'en mourrais de chagrin !

— L'amour et le temps sont deux grands consolateurs, mon enfant, répliqua le vieillard avec un sourire attristé.

Et après l'avoir embrassée avec tendresse, il la déposa doucement dans les bras de son fiancé. Lorsqu'elle releva la tête, elle se trouva seule avec Tiel. Le roi des gnomes avait disparu.

Fidèle à sa promesse, Tiel conduisit aussitôt Florine à l'abbaye du val Saint-Lambert, où un prêtre les maria, et quelques jours après, les habitants de Plenevaux, guidés par le jeune homme, avaient ouvert une large tranchée dans le roc, et la houille, mise à nu, apparaissait déjà dans le fond de la fosse.

Leur exemple fut bientôt suivi de toutes parts, et non-seulement le pays n'eut pas à souffrir de la disette de bois, mais il trouva dans la houille une source de production si féconde, qu'il devint riche et prospère, et que dès le quatorzième siècle les houilleurs formaient la corporation la plus puissante de la commune de Liège.

Quant à Tiel le Prudhomme, qu'on n'appelait que Tiel le Houilleur, il devint si riche qu'il ne connaissait pas lui-même le chiffre de sa fortune, et le renom qu'il acquit devint si grand, qu'aujourd'hui encore sa mémoire est vénérée dans le pays.

C'est ainsi que la plupart racontent la légende de la Houille.

Mais il en est qui prétendent — et ceux-là pourraient bien avoir raison — que Florine était tout simplement la fille d'un bûcheron, et Tiel un pauvre paysan qui dut l'idée de sa découverte à l'amour, et la force de la mener à bonne fin à cette puissance

plus féconde en miracles que tous les esprits de l'air et de la terre, que chacun porte en soi, et qui s'appelle *la volonté*.

Ernest FALIGAN.

SOUVENIRS D'UNE COSAQUE

Vous rappelez-vous un livre fort intéressant, livre de *Souvenirs* aussi, qui tout d'abord piquait la curiosité par ce titre original : *Elle et lui* ?... Ce volume, à son apparition, fit grand bruit, surtout dans le monde des lettres ; les personnages en étaient bien connus, et les indiscretions de l'héroïne, qui n'étaient pour Elle que des réminiscences, prenaient contre Lui l'importance d'une accusation posthume. Le frère d'Alfred de Musset y répondit en retournant contre l'adversaire le titre même du livre, et sa réplique, intitulée : *Lui et Elle*, ne fit pas moins de tapage que l'œuvre première. En résumé, scandale doublé d'un fructueux succès de librairie !

Est-ce à ce précédent qu'il faut attribuer l'idée de la nouvelle comédie dont nous allons parler ? Nous n'oserions l'affirmer, mais en tout cas il y a là un procédé renouvelé... disons des Grecs !

Les *Souvenirs d'une Cosaque*, publiés par l'éditeur Lacroix, ne sont point un roman ; c'est bien plutôt une confession. L'auteur, Robert Frantz, ne doit être qu'un pseudonyme cachant le nom de celle-là même qui a senti, qui a vécu toute cette histoire. La morale, non plus que le devoir, n'y triomphent généralement pas dans les développements de l'action, et c'est surtout par induction qu'ils s'en dégagent. A ce point de vue, on peut admettre que la sincérité rachète jusqu'à un certain point ce que divers détails pourraient présenter parfois de trop osé.

L'héroïne a été élevée dans les steppes de l'Ukraine, sur les bords sauvages du Dnieper : c'est là qu'elle a aiguë sa volonté et préparé sa vie. Indomptable comme les habitants de son pays, elle ne sait de la liberté que ce que lui enseigne son caprice. Grande éducation, si elle est soutenue par le sentiment du devoir ; triste majorité, si elle est abandonnée à la fantaisie d'un enfant !

Elle grandit ; tout est poussé, chez elle, jusqu'à la fureur. Elle a tour à tour la passion de la solitude, la passion du cheval, la passion des récits fantastiques et patriotiques, la passion de la chasse, la passion de la lecture ; enfin arrive, terrible, la passion de la musique. C'est alors qu'elle rencontre un habile exécutant, un pianiste des dames en quête d'imprévu, qui, après avoir émerveillé tous les salons de l'Europe, usé son cœur et son talent dans toutes les ruelles à la mode, n'a rien trouvé de mieux, pour faire parler encore de lui, que d'entrer dans les ordres, sans toutefois renoncer à ses habitudes mondaines.

C'est d'abord le musicien, puis c'est l'homme qui s'empare de l'âme de notre Cosaque. Famille, fortune, honneurs, elle lui sacrifie tout, jusqu'au jour où le comédien, fatigué de cette passion qui ne lui peut plus rien rapporter, la met à la porte : — Allez faire valoir, maintenant, le talent que je vous ai donné !

Une telle confession est hardie, c'est le moins qu'on en puisse dire ; mais elle a été faite par cette Cosaque en une langue chaude, colorée, saisissante, qui n'est pas l'un des moindres étonnements de son livre étrange.

Le succès rapide qu'il a obtenu n'a donc rien qui doive surprendre, surtout si l'on songe que les personnages, comme ceux de la comédie d'*Elle et Lui*, sont connus et que leurs noms se présentent d'eux-mêmes à l'esprit du lecteur. Scandale encore : c'est, on le voit, toujours le mot de la fin.

Ajoutons que l'œuvre de la Cosaque a eu aussi sa réplique : les *Souvenirs d'un pianiste*. Touchant échange de coups de plume plus ou moins sincères et de mauvais procédés.

CH. DAVID.

LES PHARMACIENNES

Si le mot qui sert de titre à cet article est nouveau, la chose ne l'est pas. Les journaux ont annoncé dernièrement la réception de deux femmes, l'une au premier examen, l'autre à l'examen définitif des écoles de pharmacie.

La pharmacie est une science qui est née avec la première maladie ou le premier malaise, c'est-à-dire avec le premier homme.

Les pharmaciens gaulois avaient un nom plus majestueux : c'étaient les druides. Le gui et l'œuf de serpent paraissent dans toutes les occasions, et ce que ces remèdes exclusifs ne faisaient pas, la foi l'achevait.

A Rome, cette profession était réservée aux esclaves et aux étrangers.

En France, et pendant fort longtemps, la pharmacie ne fut qu'un commerce, exercé par les épiciers, les apothicaires et les herboristes. Depuis, cette science, qui a eu ses illustrations, — entre autres le fameux Baumé, — a fait d'immenses progrès, et le législateur en a si bien compris l'importance qu'il exige des examens, un stage et des diplômes, pour son exercice.

Il y a, comme on sait, des pharmaciens de première et de seconde classe. Les droits à percevoir pour obtenir le plus élevé de ces titres montent à 1.390 fr. Le prix du diplôme des pharmaciens de seconde classe ne monte qu'à 460 fr.

Il faut donc une certaine aisance pour faire les études nécessaires à l'exercice de la pharmacie ; mais il paraît que les bénéfices de cette profession sont fort séduisants, puisque le nombre des candidats augmente de jour en jour.

Les femmes elles-mêmes commencent à se faire inscrire. En Amérique, il y a longtemps qu'elles se sont mises sur les rangs. En Allemagne, cette innovation a été fortement encouragée.

Ce qui a donné lieu, dans ce dernier pays, à une protection officielle accordée aux femmes qui veulent s'occuper de pharmacie, c'est la disette toujours croissante de garçons apothicaires, surtout dans les petites villes et dans les campagnes.

L'école industrielle d'Amsterdam fournit une moyenne de cinq pharmaciennes par an. Les examens qu'elles passent sont, il faut le dire, inférieurs à ceux des hommes ; mais on ne leur fait pas grâce du latin, si nécessaire pour comprendre la pharmacopée et certaines ordonnances.

En France, il a fallu longtemps pour vaincre la routine, mais aujourd'hui le signal est donné, et, dans quelques années, il est à présumer que l'on ne comptera plus les pharmaciennes.

P. J.

REVUE DES MAGASINS

Nous avons eu la bonne fortune d'apercevoir chez Mlle Marie BATAILLON une fort jolie toilette de mariée dont rien ne saurait rendre la grâce virginale. — Jupou de satin blanc, à large pli Bulgare encadré de bandes de cygne ; plusieurs écharpes en tulle de soie, drapées en biais sur le devant du jupon, vont se perdre et se fixer sur le côté, avec des touffes de fleurs d'oranger formant traîne. Corsage cuirasse entouré de cygne, et bouquet de fleurs d'oranger sur le côté.

Mlle Marie Bataillon nous a montré également plusieurs sorties de bal fort bien comprises : l'une en matelassé blanc, garnie de franges marabout en soie blanche, affectait la forme mantille ; une autre en surah bleu pâle, recouverte de dentelle espagnole noire, et garnie de plumes de coq teintes en bleu de la même nuance ; mantille encore, à capuchon coulissé. Nous devons citer aussi un dolman oriental en cachemire rouge, brodé d'or et garni de galons et de franges de jais.

On n'a pas besoin d'habiter Paris pour se faire habiller par Mlle Marie Bataillon ; il suffit de lui envoyer (5, rue Thérèse) les mesures exactes d'un corsage de robe allant bien, ou le corsage lui-même, avec les longueurs du jupon. On indique ensuite le genre de toilette qu'on désire, la nuance, etc.,

puis le prix minimum et maximum. Cela fait, on peut sûrement compter sur le tact, le bon goût et l'intelligence qui seront dépensés au profit de la commande, car Mlle Bataillon met consciencieusement son talent et son expérience au service de ses clientes.

SPÉCIALITÉS

Pour être toujours jeune, belle, séduisante, c'est-à-dire pour posséder un teint d'une fraîcheur de lys et de roses, avoir une chair nacrée et douce comme le satin, il n'y a au monde qu'un moyen, qui consiste dans l'emploi intelligent de la *Veloutine Viard*. Que les femmes qui ne la connaissent pas en essaient ; rien n'est plus facile ni moins coûteux : il suffit de s'adresser à M. VIARD (2, place du Palais-Royal). On lui demande, à titre d'échantillon, une boîte du prix de 3 fr., en joignant la somme en timbres-poste. L'envoi est bientôt expédié ; arrivée à destination, la boîte est encore plus vite ouverte, car les femmes sont curieuses et l'essai répond si bien à ce qu'on attend du talisman, que la dame, en consultant son miroir, reste toute surprise et jure qu'elle n'emploiera plus d'autre poudre.

Cette veloutine est, à vrai dire, la plus fine, la plus adhérente que nous connaissions ; blanche, rosée ou de couleur bistre, elle est établie de manière à convenir à toutes les carnations, à en augmenter la fraîcheur et le velouté, tout en leur conservant leur caractère particulier.

La clientèle si nombreuse et si aristocratique de la *Veloutine Viard* s'est faite d'elle-même par propagande intime. Femmes du monde, artistes réputées pour leur beauté, toutes s'entendent sur ce point. Quel plus bel éloge pourrait-on imaginer ?

— Le *lait antéphélique* de CANDÈS est une lotion pour la toilette. Aussi saine qu'agréable, elle tonifie les chairs et leur communique une fraîcheur et un éclat des plus séduisants.

On l'emploie coupée d'un peu d'eau, lorsque la première toilette est terminée ; et l'on s'essuie légèrement. La peau bénéficie largement des soins ainsi pris chaque jour : boutons, rougeurs, plaques jaunes, masque de grossesse, taches de rousseur, tout disparaît comme par enchantement.

Le *lait antéphélique* est encore d'un usage précieux pendant la saison d'hiver, alors que les longues veillées laissent de si visibles traces de fatigue sur le visage. Le lait virginal est, dans ce cas, réparateur par excellence.

C'est un de ces rares produits dont le succès, non interrompu depuis plus de trente années, s'affirme chaque jour davantage. Mais comme il faut toujours se défier des concurrences déloyales, il est prudent de faire venir cette eau de beauté de la source même de sa fabrication, c'est-à-dire de chez M. Candès lui-même (26, boulevard Saint-Denis).

M. D'A.

Description de la planche coloriée n° 1199 B.

(Omise dans le 2^m N° de janvier.)

TOILETTES DE BAL. — 1. Robe en faille lilas. — Jupou à traîne, garni devant d'un volant froncé de 20 cent., surmonté d'un bouillonné à deux têtes, et d'un second volant de 12 cent. dont la tête est formée d'un bouillonné et d'une ruche. — Petit tablier arrondi, terminé par un volant disposé de la même façon que les précédents et allant se perdre sous les plis creux du jupon. — Corsage décolleté, à pointes devant et derrière, encadré d'une longue écharpe en crêpe de Chine lilas, garnie de franges. Cette écharpe, après avoir formé une berthe ronde sur le dos, vient se croiser au milieu de la poitrine, pour retomber sur le jupon en élégants drapés ; ceux-ci sont fixés aux deux angles du tablier sous des branches de lilas. — Fleurs semblables au coin du corsage et dans les cheveux.

2. Jupou à traîne, en taffetas blanc, entouré de trois volants plissés et d'une tête à ruches doubles. — Tunique en gaze de Chambéry blanche, à rayures moirées, entourée de dentelle blanche et de ruches de taffetas. — Corsage décolleté, à longues pointes arrondies devant, plus courtes et pointues derrière. Manches bouffantes. Des ruches et des dentelles ornent tous les bords, en haut et en bas. — Bouquets de roses dans le creux du corsage et dans les cheveux.

(C'est par erreur, nos lectrices l'ont compris, que, dans ce même numéro, la figurine L. n° 18 a été indiquée comme annexe de la 2^m édition du journal. Cette figurine fait partie de la 3^m édition.)

L. ROUVENAT (✱) et CH. LOURDEL, JOAILLIERS,
Paris, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.